

Architectures

Lors d'une récente intervention¹ Laurence Brisbarre fit état d'un surprenant récit, que je dégage ici de sa textualité littéraire et de son contexte historique que le lecteur saura retrouver :

Un homme quitte le camp où il était jusqu'alors retenu prisonnier après y avoir été affronté aux effets d'une déshumanisation programmée. Alors qu'il était encore dans le camp, un chien s'approchait de cet enclos pour lui toujours peuplé de cette part d'humain conditionnant sa survie de chien. Les chiens domestiques il y a peu encore, et bien souvent encore, se nourrissaient des restes des agapes anthropiques avant l'invention du chien de jardin ou de salon.

À la sortie du camp se réalise la rencontre entre le chien et l'homme : ils ne se séparent plus. Le chien dans la nouvelle est appelé Argos. Lorsqu'il meurt, un autre chien présentant les mêmes traits morphologiques et physiques prend sa place sous ce même nom d'Argos, un autre plus tard prend sa place. Mais arrive le jour où le chien est tué par un véhicule. L'homme se suicide.

Cette nouvelle d'Éric-Emmanuel Schmitt² semble illustrer cet entête sur son site : « D'ordinaire, la vie est une tueuse d'histoires : certains matins, on sent que quelque chose va commencer, de plein, de pur, d'exclusif, puis le téléphone sonne, c'est fini³. »

Si nous nous en saisissons à la manière dont les Kurumba du Lurum entendaient les contes, trois registres de lecture se proposent.

- Le premier serait celui du *gomde*, une lecture immédiate, factuelle, pouvant donner lieu au résumé que je viens de proposer.

- La seconde serait celle de l'infra-texte, *yubga* (le ventre), c'est-à-dire des éléments qui en soutiennent ou en ont imposé l'écriture, certains

¹ L. Brisbarre, *Carnets de l'EpSF*, n° 92, p. 61 à 65.

² É.-E. Schmitt, « Le chien », *Les deux messieurs de Bruxelles*, Paris, Albin Michel, 2012.

³ É.-E. Schmitt, *La rêveuse d'Ostende*, Paris, Albin Michel, 2007.

déductibles ou décryptables et d'autres peut-être insus de l'auteur lui-même.

C'est ainsi par exemple que la figure d'Argos le chien évoque ce chien d'Ulysse qui sut reconnaître son maître déguisé en mendiant. Le chien de la nouvelle sait reconnaître dans cet homme déchu recouvrant sa liberté un humain en souffrances, tandis que l'ex-captif reconnaît dans ce déchet animal cette part d'humanité qui le regarde et le sollicite comme condition de réhabiter (réhabiliter) l'humain en lui. Les souvenirs de captivité de Levinas⁴ dont la nouvelle s'inspire, évoquent ce chien de l'autre côté des barbelés témoignant de ce reste d'humanité chez ces restes d'humains extraits de la condition humaine. Ce chien s'appelait Bobby, Bobby comme nom du regard de l'Autre. Bobby était-il un chien beauceron comme l'Argos de la nouvelle ? Ces bergers de Beauce furent autrefois sélectionnés pour le *gardiennage* et la défense des troupeaux, puis ils devinrent des chiens de *conduite*. Puissants, ils ne passent pas pour être agressifs.

- Conservons à l'esprit ces deux termes, *gardiennage* et *conduite*, et avançons d'un dernier pas sur le troisième registre kurumba de la « lecture » des contes, celui du *solemde* ; il est celui de l'énigme qui, pour être implicite dans la nouvelle comme je le suppose dans le souvenir, n'est pas explicitée comme telle. J'en produis ici la version qui se fit intrusive à l'écoute de l'intervention de Laurence Brisbarre ; elle pourrait être formulée ainsi pour conclure la nouvelle à la manière d'un conte africain : *de quoi Argos est-il le nom ?* La réponse peut en être : *que l'auditeur s'en débrouille !* Rien ne lui interdit de s'y risquer, bien qu'il sache que *cent bavards donnent raison aux silencieux* comme l'exprime si trivialement un proverbe africain.

Prenons donc le risque d'une mise en regard de la nouvelle d'Éric-Emmanuel Schmitt et du souvenir de Levinas. Bobby est le nom du chien dont la présence soutenait de l'autre côté des barbelés que la déshumanisation des prisonniers par le discours gestionnaire du camp trouvait là sa limite. Bobby voyait dans les prisonniers de l'humain ; fussent-ils réduits à l'état de restes, restait de l'humain. Bobby témoigne de l'humain mais il n'en est pas témoin. C'est en cela qu'il reste un chien, son regard ne se retourne pas contre les gardiens ou les tortionnaires. Il a un

⁴ E. Levinas, « Nom d'un chien ou le droit naturel », *Levinas, Difficile liberté*, Paris, Le Livre de poche, 1976, p. 213-216.

nom, Bobby, auquel il répondit peut-être, mais aucun autre chien ne lui était substituable, tout autre chien agissant à sa manière aurait fait *comme Bobby* ...

Argos dans le conte a les manières de Bobby mais il est lui-même un déchet, mais un déchet hors les barbelés qui ne sait se soustraire à l'attente de ce reste d'humanité qui habite l'intérieur du camp. Le regard est ici divisé entre regard du dehors et regard du dedans (*regard à l'endroit et regard retourné* diraient mes amis kurumba). À la sortie du camp la barrière s'ouvre, mais l'homme ne cesse pas de se reconnaître dans le regard du chien qui ne le prend pas pour un autre ou pire encore pour un rien. Lorsque ce regard s'éteint, un autre chien l'incarne sous les mêmes traits et sous le même nom, nom du lieu, de la place subjective de ce regard. Lorsque l'agent du regard est détruit, cette place s'effondre, aucun autre chien de même âge, race, pelage... ne peut plus l'occuper. Si un chien meurt, un autre peut venir à sa place, si la place est détruite rien ni personne ne peut venir l'occuper. Je pense que l'on peut parler là de *rupture du semblant*, qui n'est pas sans évoquer les suicides nombreux des survivants des camps. De gardien de l'humanité dans le camp à la condition de demeurer hors du camp, Bobby s'est fait dans la nouvelle Argos, chien de conduite à la sortie du camp, nom de cette place du semblant, celle d'une humanité nécessaire à une vie de chien. Le chien dernier n'est pas mort, il a été tué, et c'est la place qui a été détruite, l'homme s'est tué de la mort d'Argos ; Ulysse, lui, a retrouvé sa femme.

En écoutant ce récit, me passa à l'esprit cette question qui me revient souvent lorsque j'entends discuter des *temps logiques* dont Lacan soutint l'articulation du fameux récit des trois prisonniers. Aucun d'entre eux ne peut sortir seul, il y faut l'interrogation synchrone des trois regards. Mais la question qui s'impose à moi est la suivante : *qu'en est-il advenu pour chaque un ?* Je n'ai qu'une expérience indirecte des camps bien qu'enfant j'ai pu occuper la place de Bobby, sous la forme d'un gamin du bon côté des barbelés assailli d'une insondable tristesse, qui vira au dégoût lorsqu'un gardien lui offrit un bonbon tout en le priant de s'éloigner. Mais là n'est pas l'essentiel de l'affaire, l'essentiel est que pour avoir rencontré plus tard de nombreux *sortis du camp*, pour certains d'entre eux *des camps*, s'imposa que quelque fut leur nombre, ils étaient trois : celui qui en sort et s'en sort, celui qui en sort et y retourne (parfois comme gardien), celui qui en sort sans le quitter. Lacan a dit la chose à sa façon : si l'esclave meurt, il n'y a plus de maître, mais si le maître meurt, il reste l'esclave.

« Ils sont trois » pris dans le même discours, celui du maître, mais ce possible épilogue rappelle que chaque un est aussi pris dans un autre discours qui lui est singulier quant à ce qui s'en engage par la suite. Ceci vient ici poser la vacillation du sujet et de l'objet qui le cause, confronté à un temps que je qualifie ici, à la suite de Kostas Axelos, de *désignifiance* — la sortie du camp — soit celui où aucun signifiant ne peut venir à occuper la place du semblant. Le suicide peut s'imposer alors comme un acte visant à *rejoindre ce qui se retire*. À suivre le schéma de Lacan préfigurant l'élaboration de l'écriture des quatre *discours radicaux*, \emptyset vient alors se loger à la place du *premier un* tel que le *second un* s'y fasse complétude de l'Autre.

Ce nom de *désignifiance* se trouve dans un article en hommage à Lucien Sebag — un ethnologue qui fut proche de Levi-Strauss et, dit-on, analysant de Lacan — article dédié à Francine Combelles, étudiante en philosophie qui se donna la mort cette même année de 1965. Ce qui nous rappelle que cette *désignifiance* peut concerner quiconque se trouvant aux prises *avec ce rien qui passe*⁵. L'éviction du sujet, pour reprendre ici le titre d'un ouvrage de Guy Le Gaufey⁶, est au cœur du projet structuraliste, non comme école ou mouvement unifié, mais comme effet du surgissement du non-sens à la racine de l'humain. Dieu est mort dès avant la seconde guerre mondiale, déclenchée par la mort de l'homme réduit à se faire ressources humaines et, comme tel, soumis à la gestion programmée du social. On parlait alors de réserves ou d'effectifs.

Se pose à ce point l'articulation de deux questions. La première porte sur le repérage même de l'anthropogénèse, par-là de l'intrication ou du nouage du biologique, de la technique et du langage. La seconde porte sur cet *homo loquens* comme *parlêtre* divisé entre vérité et savoir. Le nazisme a retourné la mort de l'homme en un être pour la mort, la mort depuis oscille entre science, gestion (y compris politique) et produit commercialisable (le marché médiatique se gorge de cet imaginaire sous une forme documentaire ou de fiction). Le sujet pourtant demeure en question, bien souvent en souffrance, tiraillé entre sa participation comme individu-consommateur à la *L.W.C.*, au *langage de la communication généralisée*, et cette *faille* qui le tenaille et le constitue comme *désirant*.

⁵ K. Axelos, « Lucien Sebag. Entre le marxisme, le freudisme et le structuralisme », *Aletheia*, n° 4, mai 1966.

⁶ G. Le Gaufey, *Éviction de l'origine*, Paris, ÉPEL, 1994.

La pratique de la psychanalyse serait-elle un métier de chien ?



C'est à envisager, mais il (le chien) ne serait ni guide ni berger, ni de garde ni d'attaque et pas davantage de salon ou d'agrément ; chien de rien pourquoi pas, détaché de tout maître et voué à disparaître à l'appel du désir. Pas d'autre consistance pour lui que ce vide \emptyset dans l'Autre, qu'il occulte de sa présence pour lui donner corps de paroles jusqu'à s'y effacer comme objet pour rejoindre le commun. Cette béance dans l'Autre, c'est l'appel du langage, *un univers de règles vouées au néant*.

Rien d'autre à produire, rien d'autre à attendre que de susciter et soutenir une articulation singulière du sujet reconnu dans sa division et de l'objet qui le (la) cause : le désir peut s'en faire agent du discours tel que puisse s'en engager un nouveau nouage des trois dimensions du corps à celles du langage, de la pulsion et du temps. Encore faut-il s'approcher au plus près de cet horizon du langage qui fait bord de la jouissance, de sa béance saturée et tentaculaire comme *extrême possibilité de l'existence*. Désir et pulsion de mort sur ce bord se côtoient, se font co-bordantes. Mais la géométrie que cette pratique détermine ne relève d'aucune centralité. Par là elle relève pour la présentifier, pour en parler, d'un modèle couleur-de-

vide prenant le tour d'un diagramme, qui révèle les propriétés de la structure sans en lever l'énigme : écriture diagrammatique du (d'un) réel, réalité graphique qui ne peut prétendre en lever l'énigme dans le réel.

Poser que $2 + 2$ et $2 \times 2 = 4$ relève d'une certitude qui peut être garantie par une procédure comptable (monstration), le démontrer impose le recours à une axiomatique convoquant une proposition indécidable, dans le cadre de la théorie des nombres dont relève cette démonstration. Le réel est là comme ce qui résiste à ce que l'on peut en dire, la topologie borroméenne ne fait pas sur ce point exception.

1904, Proust a traduit *La Bible d'Amiens* de John Ruskin, il y dévoile l'écart entre le silence des pierres et la dignité des ruines dont la béance déchirée soutient la présence actuelle du passé. 1905, Freud publie les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, il a donné corps de paroles aux contorsions de l'hystérique. 1933, Freud publie en collaboration avec Einstein *Pourquoi la guerre ?*, Heidegger prononce *Le discours du Rectorat* par lequel il soutient l'affirmation nazie de la force de la race et la puissance de la technique. 1937, Le Corbusier publie *Quand les cathédrales étaient blanches*. Il y fait l'apologie du progrès et d'une renaissance de la Culture hors sol, enracinée dans le savoir scientifique et technique comme nouveau terreau. Le passé est mort, triste et gris.

Freud, Lacan, leurs avancées respectives ont été portées par la question du sujet de telle sorte que l'esprit du temps — parlons ici de configurations langagières — en fut remanié, sans que pour autant le mouvement, la dynamique de la Civilisation en soit affectée, son *malaise*. En revanche, nombreux furent ceux qui doivent à la pratique de l'analyse de s'être reconnus comme sujet là où la Civilisation attendait des individus comptables et comptabilisables. L'articulation pouvoir-savoirs repose pour eux sur une nouvelle assise vérité-désir, jusqu'alors confinée dans les symptômes dont ils ne se dépêtraient pas.

Le *Discours du Rectorat* donnait à entendre une torsion radicale du discours en un discours de la technique, mettant un terme irréversible à la quête de l'humain pour promouvoir une surhumanité dédiée à la volonté de puissance, et soutenir les enjeux du pouvoir tendus vers la production d'une race d'hommes sans scories, scientifiquement programmable. Heidegger ignorait alors que le camp d'Auschwitz serait créé pour dans un premier temps contribuer à l'épuration physique de l'homme nouveau, et dans un

second devenir une station agricole à la pointe de la technique servie par une infrahumanité de second ordre. Le *Discours du Rectorat* appartient désormais aux archives, mais ne préfigure-t-il pas ce jeu de petites lettres élaboré par Lacan pour écrire le *discours du capitaliste* ? Soit un sujet ne supportant que des injonctions du maître, mettant en œuvre un savoir pour atteindre à la complétude : un sujet autonome dont la réalisation tient à sa capacité de gestion de soi (matérielle, sexuelle, intellectuelle, affective) ; un sujet assujéti non à sa vérité mais au nouvel ordre économique, immergé dans le nouvel ordre économique, le nouvel homme nouveau.

Y aura-t-il encore des chiens non soumis à un formatage comportemental pour le restituer de son regard à la condition humaine ?



En un siècle nous sommes passés, concernant la gestion des ressources humaines, des massacres de masse à l'exclusion massive, en passant par la destruction programmée des scories indésirables. Ces scories indésirables relèvent aujourd'hui de registres antagonistes : les mal-formatés aux contraintes de la *L.W.C.* évoquée plus haut, et ceux dont Dieu ne veut pas, que des *martyrs* sont en charge d'exécuter.

Que des effets de subjectivation s'imposent de torsions antérieures des discours, nous convoque à l'épreuve d'en repérer le mouvement, la dynamique, les discontinuités. Le langage et ses turbulences n'a rien d'un fleuve tranquille. Il est autre chose qu'un écoulement des mots articulant un savoir et visant à la communication pour un ordonnancement du monde garanti par Dieu ou un ordre économique. La psychanalyse pour des raisons d'un autre ordre ne peut davantage y prétendre. Elle est effectuation du sujet convoquant sa division à l'appel du manque qui le fonde, évidemment de toute cause première. On est tenté à ce point de faire retour sur le récit d'origine, celui de la horde primitive, pour en modifier l'assise. Le père de la horde s'est lui-même condamné à mort pour avoir douté de sa toute-puissance, pour en avoir questionné la garantie. La réponse lui est venue de l'Autre, « sache que tu es mortel », dont s'emparèrent ceux qui s'en découvrirent ses assujettis : « À cette place que tu prétends occuper, celle de la jouissance sans entraves et sans bord, tu ne peux *ex-sister* que mort », dont acte.

Cette reprise n'est pas qu'onirique ou délirante. En Polynésie orientale se disait autrefois que ce monde insulaire peuplé par les humains avait pour pivot la Maison du dieu surgie de son démembrement, *ce qui était son sang devint la rougeur dans le ciel... La colonne vertébrale était le poteau central, les côtes étaient les supports de la maison du dieu, le sternum était la charpente du toit et les os du bassin devinrent les ornements sculptés autour de la maison du Dieu*. Ce Dieu, Ta'aro'a, était à lui-même sa propre coquille, il s'y ennuyait jusqu'à la briser. *Il renversa alors sa coquille pour en faire un dôme pour le ciel... il prit son épine dorsale pour une chaîne de montagnes, ses côtes pour les flancs de la montagne, ses viscères pour les grands nuages qui flottent, sa chair pour la richesse de la terre*, énonçait un autre récit.

Un petit texte nous apporte cette précision, *o'aoa o uri, e tauturu ia, e paruru i te ta'ata*, que la traduction française par Bertrand Jaunez de ce recueil des traditions orales, *Ancient Tahiti*, restitue par : *l'aboiement du chien était une aide, il constituait une protection pour l'homme*⁷. Notons que le chien polynésien, proche peut-être du *dingo* d'Australie, vivait à l'état semi-sauvage, se nourrissant entre autre des déchets de cuisine et comme les cochons il était omnivore. Cette commensalité différée avec l'humain en faisait une ressource carnée. Habitant le seuil de la broussaille

⁷ T. Henry, *Tahiti aux temps anciens*, Paris, Société des Océanistes, 1968.

et du village, il était cette part de l'humain ne respectant pas l'interdit de l'inceste, figure du non-circoncis. *Uri*, chien ! est une des insultes les plus violentes qui puisse être adressée à un homme. Néanmoins le chien était un animal protecteur qui, la nuit tombée, envahissant l'espace habité, prévenait les hommes d'une possible intrusion des mauvais-morts. Le chien, une voix qui peut voir la part obscure de l'humain. Voir, *'ite*, c'est aussi savoir, le chien sait ce qu'il voit et adresse à l'homme ce qu'il ne sait pas savoir. Bobby...

Selon d'autres modalités les Kurumba firent du souverain l'incarnation de la puissance divine : *Dieu a donné son pouvoir au roi et confié son savoir au devin*. Le premier des rois jamais ne régna. Il vivait seul à l'écart des espaces habités par des gens dépourvus de lois et ignorants de tout savoir-faire. Lui seul avait le pouvoir de chasser le gibier (de tuer) se saisissant des femmes à sa portée. C'est à la demande des habitants de la brousse qu'il leur fournit de la viande en échange de prestations sexuelles. C'est l'enfant né de cette union qui, à la demande de son père et des villageois, fonda le village, imposant la loi que lui dicta son père et se soumettant au savoir des devins. Le premier chef disparut alors⁸. Ce que les Kurumba ainsi soutiennent est qu'il n'y a de fondation possible d'un ordre humain (le village par opposition à la brousse, le pouvoir à la condition du savoir) que de l'effacement de celui qui la pose. Un autre récit fait surgir la chefferie d'un trou circonscrit d'une case sans ouverture, dont elle fut extraite par des génies de la brousse animés du désir de la Loi.

Ces traditions ont en commun d'établir l'ordre social sur l'effet de surgissement d'un vide, le corps vide de Ta'aro'a (Polynésie), le puits vide de Ure (Lurum). Ce que l'on épingle du terme d'animisme est cette reconnaissance du langage comme opérateur de la création : *Tout ce qui existe vient de la bouche de l'homme*, me dit un jour le devin de Barkani (Lurum). Pour le dire autrement, la création c'est le savoir de la langue étendu à l'intrication des langues, à l'échange et à la guerre, par là les noms participent d'une puissance créatrice qui déborde l'usage que les hommes peuvent en faire sachant ce qu'ils font. Le dit se soutient d'un dire qu'il ne peut épuiser, le sens ne couvre pas l'énigme dont il vise le bouclage ou la clôture.

⁸ Souvenirs personnels d'un temps d'interrogation de l'ailleurs.

Plus près de notre habitat intellectuel que ne le furent les Polynésiens ou les Kurumba d'autrefois, Foucault se prit à interroger l'architecture discursive structurant nos *né-trouvés* (une expression à nouveau empruntée aux Kurumba), soit cette enveloppe langagière faite aussi de pratiques et d'usages qui accueille le nouveau-né pour lui donner corps de paroles. Il y introduit ainsi la dimension du temps : ce que l'enfant trouve à la naissance lui préexiste mais pour autant n'eut rien d'immuable ou de figé. Foucault limita son enquête à l'archive pour en découvrir les effets de subjectivation, produits par le mouvement des processus de véridiction dont se soutient l'ordre du discours, soit la possibilité du lien social. Son projet visait, pour ce que j'en retiens ici, à remonter le *chemin scriptural des Ancêtres*⁹, du monde contemporain à la Grèce ancienne, pour y repérer les modalités et les enjeux du *malaise dans la civilisation*.

S'en dégage et s'en impose une figure quaternaire des discours. De l'articulation tendue entre pouvoir et savoir s'imposent des processus de véridiction qui produisent des effets de subjectivation suscitant le remaniement de l'exercice même du pouvoir. Ce qui préfigure l'écriture du *discours du maître* produite par Lacan en 1970. Lacan, évoquant l'impact sur son propre frayage de la conférence de Foucault « Qu'est-ce qu'un auteur¹⁰ ? », reconnaît sa dette et ce faisant s'en trouve libre d'en élaborer un remaniement dans le fil de son propre travail d'enseignement-recherche. Les mythes non plus n'ont pas d'auteurs, avait établi Lévi-Strauss. Le mythe s'adresse à un autre mythe au prix d'une torsion discursive, ce que Lévi-Strauss soutint de l'écriture, oh combien ouverte, « trop riche » diront certains, de la fameuse formule canonique :

$$[Fx(a) : Fy(b) :: Fx(b) : Fa-1(y)]^{11}$$

Dans cette éviction de l'auteur, Lacan découvre que le discours s'adresse à un autre discours au prix d'un quart de tour déjà repéré par lui dans un article des plus auto-cités dans son enseignement, « Kant avec Sade¹² ».

⁹ Mon expression, je regrette qu'elle ne fût pas de lui.

¹⁰ M. Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », Conférence à la Société française de philosophie, le 22 février 1969. Parue dans le Bulletin de la Société française de philosophie, 63^{ème} année, juillet-septembre 1969, p. 73-104.

¹¹ C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. 253.

¹² J. Lacan, « Kant avec Sade », *Écrits*, Paris, Seuil, 1996.

Cette écriture du discours tel que la psychanalyse peut s'en saisir, Lacan, me semble-t-il, la cherche encore sur la fin de son séminaire donné en 1968-69, *D'un Autre à l'autre*. Elle ne prendra forme que dans le séminaire suivant *L'envers de la psychanalyse* (1969-70).

On peut s'essayer à une lecture du quadripode de Lacan avec la formule canonique du mythe proposée par Lévi-Strauss, ce qui donnerait quelque chose comme : *la fonction du signifiant [Fx (a)] est à celle du savoir [Fy (b)] ce que le savoir comme signifiant [Fx(b)] opère d'éviction du sujet [Fa-1 (y)]*. Dit en d'autres termes, c'est en toute méconnaissance de la vérité qui l'anime que le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant dont le travail est de faire bord de la jouissance, lui permettant à son tour de venir, délesté de tout sens, représenter le sujet pour un autre signifiant. En juin 1969, le séminaire se clôt sur la spirale interne du discours qui s'ouvre sur les configurations du pervers, de l'obsessionnel et de l'hystérique comme sur autant de configurations discursives, de structures psychiques. Il ne s'agit pas encore de discours pour Lacan qui en travaille la mise en place, lui-même encore logé à l'enseigne des processus de véridiction à l'œuvre dans les effets de subjectivation. La vérité du pervers réside dans sa tentative illusoire de colmater le manque dans l'Autre, celle de l'obsessionnel dans son renoncement à susciter ou soutenir l'infailibilité du maître, celle de l'hystérique à accéder à la complétude de *La femme*.

Séminaire *L'envers de la psychanalyse* (1969-70), les cheminements de Foucault et de Lacan bifurquent. En 1971, lors de la leçon inaugurale de son enseignement au Collège de France, Foucault poursuit sur sa lancée, celle d'une circularité Pouvoir-Savoir-Véridiction-Subjectivation. Lacan, lui, a conservé l'attelage pouvoir-savoir historisant le discours du maître, dont il reconnaît la bascule ancienne d'un pouvoir despotique en un autre requérant pour se l'approprier le savoir de l'esclave. Mais tout en reconnaissant leur opposition complémentaire, il convient pour lui de les déboîter l'un de l'autre : le maître ne veut rien savoir mais il exige du savoir qu'il soit au service de sa puissance. L'esclave de cour, d'artisan se fait conseiller ou philosophe, bascule repérée et analysée par Foucault sans que pour autant il en interroge le temps fécond. À suivre les travaux de certains hellénistes parmi lesquels Marcel Detienne — qui prit

la direction d'un ouvrage sur ce point décisif¹³ — ce temps fécond fut celui du passage du linéaire B à l'écriture alphabétique. L'écriture s'est faite instrument du pouvoir, mais désormais accessible à un public élargi, le lettré s'y substitue au scribe ouvrant sur de nouveaux espaces du savoir ; la logique de la lettre déborde par ses effets sa fonction de transcription, l'écrit se fait lecteur pour emprunter cette expression à un travail de Jean Allouch.

La lettre jusqu'alors publiée sur des monuments pour être vue, plus que pour être lue, s'est faite agent d'un désir de savoir mettant le sujet en demeure d'en produire les signifiants. Si nous avons à translittérer cette phrase dans l'algèbre de Lacan, nous écrivons là le discours de l'analyste.



Les commentaires de Lacan sur cette étrange rencontre entre Socrate et Alcibiade un jour de bringue vont dans ce sens, que le travail de Foucault précise d'une certaine façon : le si fameux *Γνώθι σεαυτόν*, *connais-toi toi-même*, n'est que le second temps de la recherche de la réalisation de soi par un autre chemin que celui de la psychanalyse encore en attente, si l'on peut dire, de la découverte de l'inconscient comme instance. Il y faudra plusieurs siècles, que le discours de la science vienne

¹³ M. Detienne, *Les Savoirs de l'écriture en Grèce ancienne*, Cahiers de philologie, Université de Lille III, 1988.

butter sur la question du sujet d'abord — soit l'embrouille du *cogito ergo sum* — puis que l'hystérique impose à Freud la *talking cure* se soutenant de la *chimney sweeping*. Synchronie étrange, ces deux expressions surgissent de la plume de Breuer pour être publiées dans les *Études sur l'Hystérie* en 1895 ; cette même année, Louis Lumière présente au public son invention, le *cinématographe* (*les images viennent à nous du fond de la nuit*¹⁴), Wilhelm Röntgen découvre accidentellement les rayons X ouvrant sur les constats *cliniques* et *glacés* de la médecine moderne, Guglielmo Marconi découvre la radiotéléphonie, et j'ajouterai à cet inventaire les travaux de Cantor sur les transfinis ouvrant sur la théorie des ensembles¹⁵ et logeant le Un à l'ombre de l'indécidable. Pasteur naquit cette année-là. La science s'ouvre sur ce qui ne se voit pas et donne à voir ce qui ne se sait pas. Pour que la psychanalyse puisse s'élaborer, il y faut le discours de l'hystérique présentifiant l'insu et un Freud pour le reconnaître et en venir à l'hypothèse de l'inconscient, mais il y faut aussi le discours de la science abordant l'insaisissable, le non directement observable.

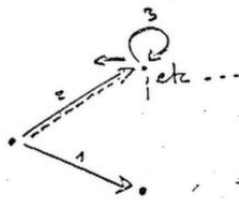
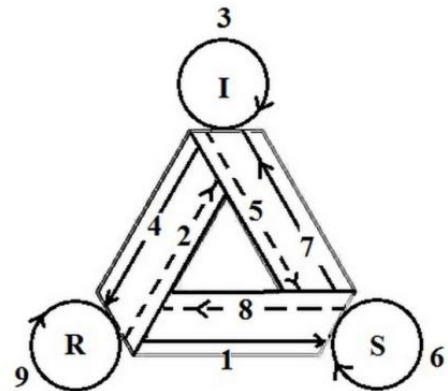
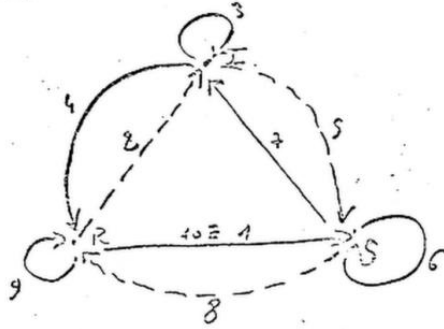
Le sujet de la psychanalyse c'est le sujet du discours de la science, Lacan y insiste, mais c'est du même mouvement *le sujet supposé savoir* : le maître est supposé savoir ce qu'il fait pour l'obsessionnel, *La femme* est supposée savoir ce qu'il en est de la jouissance de l'homme pour l'hystérique. *Le sujet supposé savoir* dans la cure c'est aussi et encore *le sujet de la science*. Et là, Lacan s'écarte de Foucault, le discours est quatre, tissé du fil du langage. Nous sommes en 1970, mais nous n'avons pas à perdre de vue que dès 1953 ce fil du langage connecte S.I.R.

Le schéma ci-dessous est dérivé, aux fins de mon travail, de celui (ci-dessous à gauche), présenté par Lacan en 1953.

¹⁴ J. Clair, *L'an 1895. D'une anatomie impossible*, L'Échoppe, 2004.

¹⁵ G. Cantor, « Beiträge zur Begründung der transfiniten Mengenlehre » (Contributions au fondement de la théorie des ensembles transfinis), *Mathematische Annalen*, 1895 et 1897.

On a le schéma :



Nous verrons ailleurs que l'écriture spatialisée des quatre discours présentés sur un mode planigraphique par Lacan restitue l'Autre à sa béance, le signifiant à son évident (un temps noté par Lacan 1- (1,∅)), le sujet à sa division. Les discours se tiennent tout en demeurant distincts. La place de la vérité de l'un se fait place du semblant pour l'autre, la place du produit de l'un vire à celle du travail dans l'autre. Le quart de tour résulte de cette tension des places et rien ne s'oppose à différentes possibilités d'enroulement des discours sans modification de l'ordonnancement des lettres.

Le discours de l'hystérique peut se faire lévogyre (obsessionnel) ou dextrogyre (hystérique), celui du maître supporte la structure subjective, celui de l'universitaire le rapport maître-élève, celui de l'hystérique la bascule patient-analysant, celui de l'analyste le dispositif de la cure mais encore celui du psychanalyste tel qu'il peut se produire comme effet hors la cure (la passe). Question : le discours de l'universitaire écrit-il celui de l'école ? Comment loger dans ce tétragramme (M.H.A.U.) les discours de l'art et de la science dont nous aurions, nous dit Lacan, à *prendre de la graine*. Cette expression se trouve dans *Les non-dupes errent*, séminaire qui pose la question du raccordement du discours de l'analyse à celui de la religion, question parmi d'autres, dont celle de l'articulation des discours aux *formules quantiques de la sexualité* reprises en cette occasion et au

noëud borroméen encore en gestation. Un séminaire charnière... mais tous le sont !

De plus les discours se tordent — celui du maître en celui du capitaliste — s'affrontent — celui du psychanalyste $S(A)$ et celui de la religion $S(A)$ — chaque discours est un discours gigogne, son écriture est hors-sens ouvrant à une textualité contextuelle repérable au fil du séminaire. Lacan lui-même en a suscité en 1967 un nouvel agencement, la circularité analysant, passant, passeur, analyste n'est pas superposable au tétragramme de Lacan et pourtant elle en découle ; par le moyen de quelle transformation ? Une *chicane* dit-on ; qu'est-ce qu'une *chicane* dans l'écriture des discours ? Celui du capitaliste n'en est-il pas une ? Et celui qu'écrivit un jour Lacan, qu'il qualifia par la suite d' « erreur », n'en fut-il pas une autre ?

$$\begin{array}{ccc} a \longrightarrow S_2 & & a \longrightarrow \S \\ \hline \S & S_1 & S_2 \quad S_1 \\ \text{LACAN} & & \text{MILLER} \end{array}$$

Entre la première *erreur* (à gauche) produite par Lacan et la correction apportée par Jacques-Alain Miller (à droite), Lacan persista dans son erreur maintenant (a / \S) comme première copule...

Qu'il le reconnut ou non quelque chose insistait ce jour-là pour Lacan, l'erreur aurait été d'en parler. Théoriser la passe c'est en récuser la possibilité et l'exercice puisque l'on saurait ce que l'on en attend, semble nous dire un livre récent de José Attal¹⁶, à moins que *théoriser la passe* comme effet d'archive — il n'y a pas de passe hors du temps où elle se produit — n'ouvre sur la possibilité de dépister la prise du sujet dans et par le discours actuel de la science tel que le discours de la psychanalyse puisse y produire ses effets, non seulement de raccord (intervention) mais d'invention. Comme tout savoir, celui de la psychanalyse aussi s'invente... et on s'ennuie parfois un peu... hors la cure !

¹⁶ J. Attal, *La passe à plus d'un titre. La troisième proposition d'octobre de Jacques Lacan*, Paris, Cahiers de L'Unebêvue, juin 2012.

Cette fluidité plastique des discours, Lacan se devait de la canaliser. Si les discours sont quatre c'est en tant qu'ils sont *radicaux*, c'est-à-dire qu'ils permettent de déterminer un schème structural, un diagramme, d'où peut s'engager l'analyse d'une prolifération discursive qu'ils permettent d'ordonner à la condition d'en être interrogé et de s'en laisser surprendre. L'écriture des quatre discours n'explique rien, elle supporte l'interrogation d'un sujet désirant puisque parlé par le semblant où le signifiant se loge et causé par le manque qui le fonde. Si le sujet est barré (§), la place de la vérité l'est aussi, supportant un dire elle actualise un manque, d'où pourrait-elle tout dire ? ...! vient aussi poser ceci que le dire fait recel d'un pas-tout.

Étrange propos qui à partir d'une nouvelle nous conduit à se laisser interroger par le suicide, de là à la destruction programmée d'êtres humains pour ouvrir sur une ethno-archéologie des discours, puis à questionner le *parlêtre* en prenant appui sur l'intertextualité des avancées de Foucault et de Lacan. N'est-ce pas là une façon de prendre acte d'un désarroi actuel du sujet de la science contemporaine, fut-ce par le biais de quelques détours, pour interroger la possibilité d'en répondre ?

L'accent longtemps porté par Lacan sur ce qu'il me prit d'épingler d'*architecture(s) discursive(s)* pose très directement l'enjeu d'y maintenir présente une pratique pour laquelle nous avons conservé le nom de *psychanalyse*, ce qui suppose que quelques-uns s'offrent à cette place d'un faire fonction de psychanalyste.

Cette attention portée sur la question du sujet fut un temps partagée avec les philosophes, les ethnologues, les sémiologues, d'autres encore, sans pour autant prétendre à une quelconque unification pratique ou méthodologique. Dans nos univers sociaux, les années 1960-1970 furent celles de la découverte de l'évanescence du sujet, de la quête de la réalisation de soi, de la question du désir — fût-elle rabattue sur celle du *vrai-moi*, du *self*, laissant entendre qu'il se nichait ailleurs et qu'à se nicher ailleurs il ne pouvait pas être moi, vrai ou faux.

Nous sommes aujourd'hui confrontés dans le discours ordinaire à l'impuissance de la bonne gestion des composantes de ce moi (affective, sexuelle, matérielle) qui fait objection à la pleine reconnaissance et satisfaction attendue de son droit à jouir aussi. Le manque s'est fait insupportable rabattu sur le besoin. Ce rabattement est soutenu par le

discours dominant au point de se faire condition du lien social. La question du sujet n'est plus à l'agenda de nos univers sociaux, la réalisation de soi elle-même comme fiction a fait place à la gestion de soi, tandis que la généalogie s'est rabattue sur la classe d'âge, ce que tend à soutenir la parenté en se rabattant sur le *brotherhood*. Le *hood* c'est aujourd'hui moins la communauté résidentielle que le groupe, mais encore le partage d'une même culture d'entreprise, d'un même niveau socio-économique, d'une même appartenance identitaire religieuse ou raciale (bien que ce dernier mot ait mauvaise presse).

Nous sommes aujourd'hui confrontés à un profond remaniement de l'ordre des discours, déjà à l'œuvre, dont les patients et les analysants se font en-je(ux) symptomatique, mais encore, à leur insu, les enseignants. Dès lors oui, les discours s'imposent à l'agenda de ma recherche et de ma pratique : la question pour moi s'y pose de repérer d'où ils me parlent, de quelle configuration discursive s'enracine leur dire plus que de savoir si j'ai à faire avec un psychotique, un obsessionnel, un pervers ou une hystérique, ce qui n'est pas là m'écarter de l'enseignement de Lacan. Enfin ce qui au moins ne bouge pas est qu'il n'y a toujours pas de rapport sexuel.

